

ENTRETIEN AVEC ANDRÉ BOURIN



© Ina

André Bourin : Pourquoi avez-vous appelé ce livre « roman » ?

Bernard Noël : Tout simplement parce qu'il n'y a pas un seul personnage qui est concerné par une histoire mais plusieurs personnages vus de divers côtés. Il me semble que la différence entre un roman et un récit c'est un peu ça : le récit c'est un Je qui parle, et le roman, ce sont plusieurs Je qui se confrontent.

Il faut éclairer les téléspectateurs parce que c'est un roman qui n'est pas traditionnel du tout : les personnages ne sont pas nommés, il n'y a pas d'intrigue, pas de décor. Il n'y a qu'un seul paragraphe dans ce livre et on entend des voix. C'est une succession de voix, l'une qui dit Tu, l'autre qui dit Vous, une autre Je. Il faut identifier les personnages mais je dois dire que l'on est absolument pris par le style de votre livre qui est incantatoire.

Il me semble que dans la vie, il n'y a qu'un paragraphe : chacun de nous n'a qu'un paragraphe à vivre. Quand nous vivons, nous sommes nous constamment. Quand je vous parle, quand je vous écoute, quand je réfléchis à ce que vous me dites, je suis un, même si je suis dispersé dans toutes ces choses. Donc si ce livre n'a qu'un paragraphe, c'était pour essayer de reconstituer cette espèce de flot perpétuel.

Il est indispensable de dire quelques mots du thème du livre. Il s'agit d'un peintre qui s'est suicidé et l'amie de ce peintre va trouver un ami du disparu et ils parlent de lui.

Ils cherchent à parler de lui parce que sa disparition est insupportable mais en même temps, ils se défendent contre cette disparition en la creusant. Pour expliquer ce que je veux dire, je pense à une chose que je vivais quand j'étais enfant. J'aimais beaucoup aller au bout de la cour où il y avait une sorte de tertre – qui n'était sans doute un tertre que pour moi parce que j'étais petit. Disons que

c'était un petit tas de terre... Et je passais mon temps à creuser ce terte avec l'impression que j'allais trouver le jour, peut-être parce qu'on m'avait raconté que la terre était ronde et qu'il y avait des antipodes. Dans ce bouquin, c'est un peu la même histoire que je revis : je creuse la mort pour trouver la vie en quelque sorte.

D'ailleurs on a l'impression que le peintre s'est suicidé pour aller au bout de quelque chose et trouver autre chose.

C'était quelqu'un qui avait sans doute peur de la mort mais qui a pensé à un certain moment que la seule façon de dépasser la mort c'était de mourir. Il y a parfois cette absurdité que chacun de nous vit : l'idée de la mort est tellement insupportable qu'on voudrait déjà être mort pour avoir vécu sa mort.

Vous dites justement que les morts sont heureux car ils n'ont plus à mourir.

Oui, c'est fini et on peut regarder de l'autre côté.

On peut dire aussi que votre livre est une mise en accusation du langage. Vous avez publié un livre de poèmes qui s'appelait *La Peau et les Mots*. Cela pourrait presque être le titre de ce roman. Vous dites que les mots ne traduisent pas les choses, ils forment un écran, ils empêchent la connaissance.

La question que je me pose – et qu'aucun livre ne résout sans doute – c'est : j'écris, mais est-ce que les mots ne sont pas en train de faire mourir ma réalité ? Est-ce que les mots ne sont pas en train de prendre la place de ce que je vis ? Ce qui est absurde parce que j'écris simplement pour vivre, dans tous les sens du terme, c'est-à-dire à la fois pour sentir ma vie et pour gagner ma vie.

En même temps vous jouez avec les mots : vous ajoutez un r, ça fait les « morts » ; à la vie vous ajoutez un d, ça fait le « vide ». À quoi cela correspond-il chez vous ?

C'est une interrogation à propos de ma propre mort. Est-ce que la fonction de tout écrivain n'est pas, d'abord, de perpétuer le langage, de même que la fonction de chaque homme est de perpétuer l'espèce ? Chaque homme meurt parce que c'est l'espèce qui le fait mourir alors je me demande si l'écrivain ne vit pas la même chose : l'écrivain écrit pour perpétuer le langage et ce langage le fait mourir. Et que laisse un écrivain à la fin de sa vie ? Un mot de plus : son nom.

Quand je joue avec le mot et la mort, c'est en pensant à tous ces morts que sont les écrivains – et un tas d'autres gens – qui survivent dans le langage mais qui n'ont plus aucun visage. Les mots les ont mangés.

En vous lisant, il y a un autre langage que l'on distingue en dehors de celui des mots, c'est celui du corps lui-même.

J'ai écrit un premier livre assez jeune et pendant des années je n'ai plus écrit. M'étant remis à écrire, je ne suis pas sûr des raisons qui ont fait que je me suis tu. Écrire me paraissait à la fois si merveilleux et si dégoûtant qu'il ne fallait pas y toucher. Devant la trahison permanente des mots que j'essaie

d'expliquer là, je me disais que la seule façon de faire revivre le langage, de vivre vraiment mes mots, c'était de les faire passer par mon corps, qu'ils soient le décalque de certains états physiques donc j'ai commencé par décrire ces états en me disant : au moins ça c'est vrai et cela aura un tel accent de vérité qu'on ne pourra pas s'y tromper, ce qui était absolument naïf d'ailleurs.

Mais cette méfiance que vous avez du langage, j'imagine que c'est une position très inconfortable pour un écrivain.

Oui, c'est inconfortable (rire).

Est-ce que c'est la vie ou bien la mort qui vous fascine le plus ?

Le questionnement de la mort c'est pour trouver la vie.

Le dernier mot, dites-vous, ce peut être le premier. On pourrait déduire de là une préoccupation métaphysique. Justement, j'ai relu votre essai *Le Lieu des signes* et vous dites que vous eu une idée de Dieu qui était avant les choses et pas après. Est-ce qu'on peut mettre de la métaphysique dans ce que vous écrivez ?

Tout à l'heure l'abbé Bockel disait qu'il faut croire à la transcendance or il me semble qu'on ne peut qu'inventer la transcendance mais que c'est impossible d'y croire. On l'invente jour après jour et c'est la fonction du langage. Le simple sens des mots est déjà la transcendance des mots et on ne peut la vivre qu'à ce niveau.

(Émission T.V. *Ouvrez les guillemets*, 05/11/1973)